

La CITÉ

Théâtre Le rocne
Rue de la Boulangerie 4
1204 Genève

JOURNAL BIMENSUEL

POLITIQUE • CULTURE • SOCIÉTÉ

UN VENDREDI SUR DEUX

DE QUOI FEDERER EST-IL LE MYTHE?

Mis à nu poétiquement dans la pièce de théâtre *In Love with Federer*, le champion suisse de tennis est un mythe vivant. Avant de rebondir sur scène, les ressorts de cette «mythification» ont fait l'objet d'une étude philosophique. Malgré les tentatives de le cerner, le mystère Federer reste pourtant intact.

Pages 16-17

Urbanité, le paradoxe des Suisses du XXI^e siècle

Si l'urbanisation du pays s'amplifie, les comportements individuels dessinent des tendances contradictoires. Des études suggèrent que nous ne sommes pas les urbains que nous croyons être, ou que certains d'entre nous voudraient que nous soyons.

Pages 4 à 6

Israël-Palestine, le conflit s'importe en France

La tension au Proche-Orient s'infiltré dans la société française. Avec de vieux clichés racistes ou antisémites, les communautés juive et musulmane, les plus importantes d'Europe dans l'Hexagone, s'engagent et s'affrontent au milieu du Vieux Continent.

Pages 8-9

Turquie, main basse sur l'université

Plus de huit cents étudiants sont emprisonnés en Turquie, la plupart sont Kurdes ou militants de gauche accusés de terrorisme. Sur fond de revanche contre les élites laïques, les pressions se multiplient aussi sur les académiciens.

Pages 10-11

La grande solitude du whistleblower

Ils ont souvent bonne presse et sont populaires auprès du public. Mais les *whistleblowers*, ces donneurs d'alerte qui dénoncent parfois de vrais scandales internationaux, sont confrontés à un ostracisme de longue durée.

Pages 22-23

© AUGUSTIN FIBELIZ / HYPER 2011

Roger Federer, construction d'un mythe

Mis à nu poétiquement dans la pièce de théâtre *In Love with Federer*, le champion suisse de tennis est un héros vivant. Avant de rebondir sur scène, les ressorts de sa «mythification» ont fait l'objet d'un ouvrage philosophique. PAR BERTRAND TAPPOLET

Que devient un héros lorsque celui-ci est le plus grand sportif suisse de tous les temps, ou que devient un homme lorsqu'il devient un héros? Dans la pièce de théâtre *In Love with Federer*, le champion adulé du tennis mondial, subit une transfiguration magistrale. Sur les planches du théâtre, Roger Federer se mue en un «corps pensant la balle qui jamais ne revient de la même manière», mais médite aussi l'humaine solitude pointée par le philosophe français Blaise Pascal, doublée d'une animalité plurisensorielle qui renifle et goûte les fleurs, voire dialogue avec le vent...: «Je suis celui qui parle aux dieux du vent, Eole, et les autres / Je suis celui qui travaille avec le souffle de tous les dieux de tous les vents / Je suis celui qui sait utiliser le vent / Dans la bise, dans le *foehn* et dans la bourrasque / Je sais donner un millimètre d'angle à mon bras», entend-on sur scène.

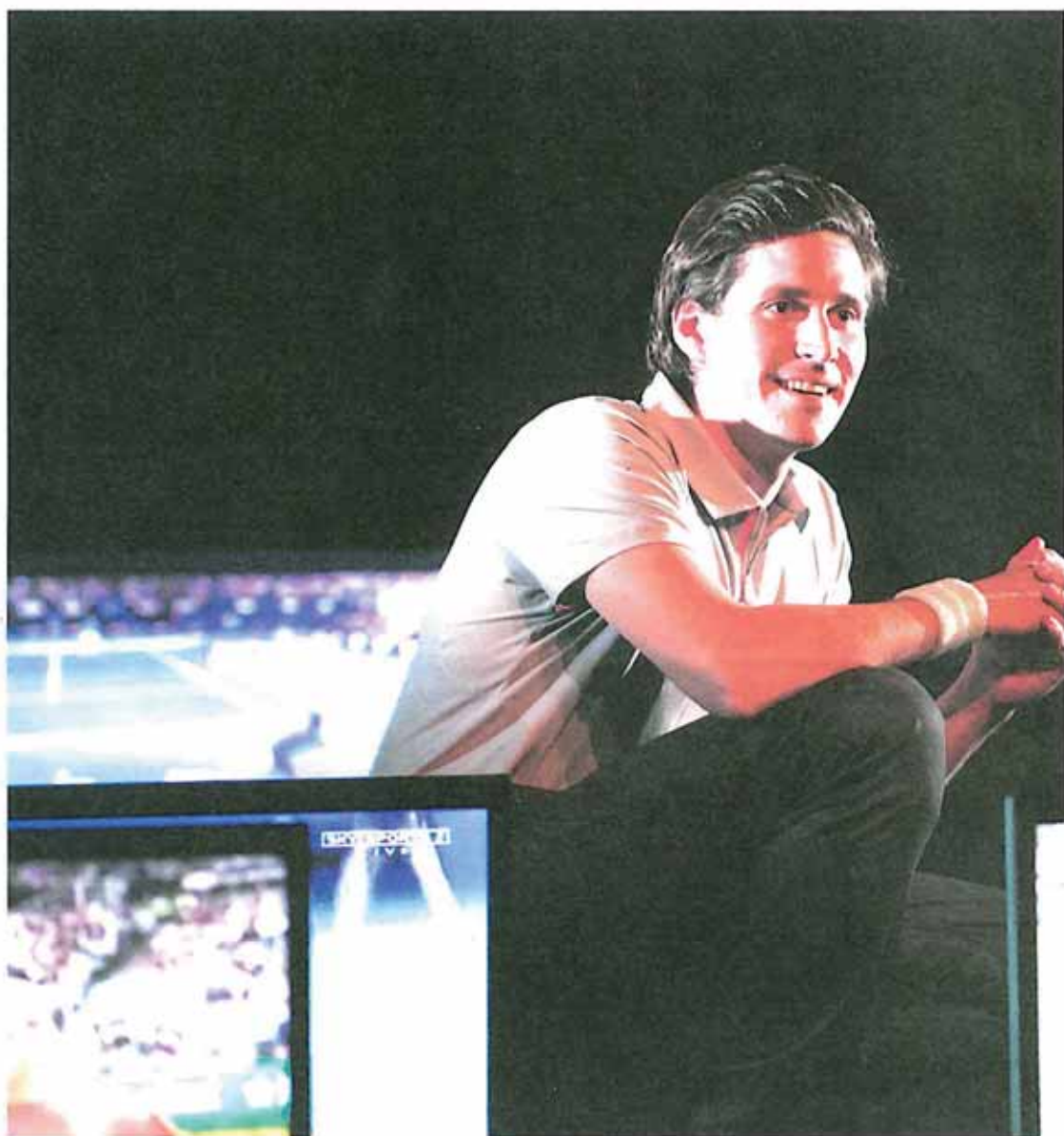
C'est une ode, une déclaration d'amour à l'icône, la leur, que profèrent Denis Maillefer et Bastien Semenzato, évoluant parmi dix-sept écrans qui reproduisent autant de victoires en *Grand Chelem* de Roger Federer. «Avec ce tennisman, nous sommes sur un terrain qui pourrait être sociologique, politique ou simplement sportif. Or, ces champs d'investigations sont déjà balisés par des spécialistes. La pièce évolue sur un terrain volontairement naïf, plus inattendu et inhabituel au théâtre. Où l'on a l'habitude d'être dans l'ironique, le politique, le caustique, le décalé. Venir sur un plateau de théâtre pour dire 'j'aime' contient une forme de provocation inversée, car ce type d'adresse n'est pas forcément au goût du jour. La rareté ici sera peut-être appréciée. Il s'agit de deux hommes normaux, cultivés *a minima*, se livrant à un exercice *a priori* naïf, candide», explique Denis Maillefer.

Comme souvent, le théâtre de l'intime — devenu extimité — du Lausannois Maillefer (*Je suis le mari de ****, *Le Voyage en Suisse*, *Quand Mamie*) invite tout un chacun à se réconcilier avec l'ensemble de ses sens et la totalité de sa chair. Une expérience hédoniste du théâtre et de la vie est à ce prix. Dresser un portrait de Federer, non sans ironie, c'est aussi ça: le trouver dans les endroits les plus inattendus, comme la fleur sur la terre battue, et accepter l'idée que cet homme, miracle du tennis aussi bien que produit de consommation, est à l'image de son époque. Pourtant, le mystère Federer reste intact.

AVEC HOMÈRE ET PINDARE

Au début de la pièce, c'est une voix spectrale qui résonne: «On ne l'a vu qu'à la télévision / Alors, on a rêvé un peu... Et ainsi, on parle d'un mirage / Ou d'un fantôme.» L'héroïcité mythique est convoquée: Homère et Pindare innervent de leur poétique les joutes de la paire d'acteurs renouant avec la figure du rhapsode de la Grèce ancienne. Désir de Roger, envie de décliner Federer comme un champ d'expérience unique, de lutte et de contemplation, de combat et de paix avec soi-même. Plus qu'à se mirer dans une collectivité nationale, ce champ d'expérience individuelle ne fonctionne que lorsque la singularité de sa solitude rejoint l'universel des sensations.

Si le langage tend à refigurer le geste et sa perception, son ressenti, la paire de comédiens apparaissent aussi, art du signe théâtral oblige, avec le logo Nike sur des polos coordonnés dans leurs teintes déclinées (l'orange et le bleu) avec les lacets de chaussures et les boissons énergisantes. Et la partition de cer-



LE DISPOSITIF SCÉNIQUE MULTIPLIE LES ÉCRANS PLATS QUI SCANDENT LES DIX-SEPT VICTOIRES DE FEDERER DANS LES TOURNOIS DU GRAND CHELEM. «UNE DISPOSITION ARTY, À LA ANDY WARHOL»

ner cette scénographie colorée reconduite à chaque match: «Relevons, puisqu'on parle d'image, les raccords couleurs possibles entre les différents éléments de la tenue de sport mais aussi entre la tenue et les différentes surfaces ou entre la tenue et les différents sponsors principaux et sans oublier les logos.»

Denis Maillefer pousse son analyse plus loin: «Probablement fantasmée, l'extrême sensorialité de Federer que lui prête la pièce, confronté à des tennismans abonnés au revers à deux mains, contraint à continuellement jouer différemment, va avec l'instabilité climatique lors d'un match, où la position du soleil y est changeante et le vent varie. On retrouve ici un procédé narratif propre au dramaturge Bernard-Marie Koltès: communiquer une conception du monde par l'intermédiaire d'une image mythique. Notamment dans la pièce *Dans la solitude des champs de coton*, où l'on esquisse le dessin d'un univers maintenu en équilibre à la pointe de la corne d'un taureau par la main d'une providence perspicace. C'est une mythification du héros qui est à l'œuvre,

en l'imaginant tel un extrasensoriel modulant ses coups en fonction de plusieurs éléments: la chaleur, les oiseaux, le soleil, le vent, jusqu'à la beauté des femmes que l'on voit dans les gradins. À tout moment, le jouer (ou le jeu) serait influencé par le cosmique.»

PAS DE CRITIQUE NÉOLIBÉRALE

Federer peut alors être considéré comme l'homme qui murmure à l'oreille des balles et de leurs trajectoires. L'athlète parle ici une autre langue qui n'est pas celle du *storytelling* journalistique, et statisticien (nombre d'aces, de *passings*...), alors que «la passion statistique tient lieu de récit», ainsi que l'affirme André Scala dans *Les Silences de Federer*.

«Le compte rendu en direct d'un match veut figer la temporalité à chaque instant», insiste Bastien Semenzato. Les spectateurs qui attendent une critique de la société néolibérale et du capitalisme globalisé aux conditions de production bafouant les droits humains, dont certaines grandes marques avec lesquels Fede-

rer est en contrat se font les complices, à la manière altermondialiste de Naomi Klein dans *No Logo* ou des dramaturges Rodrigo García et Falk Richter, en seront pour leurs frais. Ainsi la pièce précise d'entrée de jeu: «Cela ne parle pas de ce qui fâche, désoblige, agace / Dubaï, Nike... la propreté / C'est comme une salutation / Une salutation à lui.»

Denis Maillefer constate que «l'immense majorité des journalistes n'attaque pas la star sur Dubaï, Nike, le Crédit suisse, dont Federer est l'ambassadeur, dans la perspective, à tort ou à raison, de ne pas se voir refuser une interview avec le joueur», qui est, elle, éminemment porteuse en termes de vente et de rayonnement. Le comédien et co-auteur de la pièce, Bastien Semenzato renchérit: «Il sera intéressant de voir ce qui se déroulera une fois le terme de sa carrière atteint et annoncé pour le lendemain des Jeux Olympiques de 2016. Le sportif va-t-il continuer à engranger les produits de ses contrats et, partant, le plus d'argent, le plus longtemps possible, comme 'la multinationale Zidane'. Ou assistera-t-on

cheur du commencement (les fleurs, le vent) et évoque les énumérations à la Georges Perec façon «Je me souviens». La déconstruction commentée de l'athlète, point par point au fil du match, plan par plan, finit par le rendre irréal, complice sa reproduction en multiples — à la Andy Warhol, le pape du Pop Art — sur les écrans plats qui scandent le plateau.

Dans le dispositif scénique *arty* d'installation plasticienne, mais aussi au cœur d'une parole à focales multiples, les angles d'appréhension ou d'attaques autour du corps Federer et de sa chanson de gestes, sont un écho à l'opus *Zidane, un portrait du XXe siècle* et la star du ballon rond filmée pendant les 90 minutes d'un match par deux artistes vidéastes. Au croise-

se ralentit, devient solarisée et le score en leds lumineux qui se fragmente et n'est plus que signes affolés, coulures lumineuses.

L'étude d'André Scala est, de manière plus flagrante que la pièce, une ode au jeu de Federer, à son génie, à son purisme, à son ascèse quasi mystique. Le titre, lui, incarne le mieux le jeu de Federer, univers du silence, flot de supposée pureté au milieu d'un tennis de battants devenu si bruyants, où on ahane, s'auto-exhorte, hurle et surjoue sa victoire. André Scala analyse moins la rivalité chevaleresque opposant Federer et Nadal, mais contraste leur rapport à la balle, si dissemblable. Il se vit dans la durée, la répétition et la souffrance chez l'Ibère; dans la furtivité et la simplicité absolue chez l'Helvète.

«AS A RELIGIOUS EXPERIENCE»

La pièce lâche de manière un brin racoleuse que l'écrivain américain suicidé à 46 ans, David Foster Wallace, affirme, dans *Federer as a religious experience* que «le tennis à la télévision est à la réalité du tennis ce que mater un porno est à l'amour». Le «surveiller et jouer» de l'alphabet cathodique fragmentant le corps en plan serré et gros plan, sur une durée excédant rarement cinq secondes par plan, rejoint sans doute l'image pulsation et du toujours plus près du pornographique. D'un point de vue dramaturgique, «la télévision est à la fois l'action, le récit de l'action, la scène et le cœur», comme le souligne Scala.

L'instance du récit d'un match est dominée par la grammaire et «l'esthétique télévisuelle en matière de sport ne peut être aujourd'hui qu'expressive et grimaçante», souligne l'auteur. Il est vrai que la grammaire du gros plan, de la captation du corps du tennisman sous tous les angles rend d'autant plus exceptionnel l'extrême maîtrise de Federer dans son expressivité quasi marmoréenne et peut-être proche du *bushido*, un code de vie empruntant au bouddhisme l'endurance stoïque. Ce qui en fait, au-delà de son jeu, le sportif le plus adulé de tous les temps au Japon.

La dimension d'incertitude chère à René Char est relayée par un jeu souvent hésitant, toujours sur la brèche des deux comédiens. On songe alors à *André* de Marie Rémond. La dramaturge et metteuse en scène y interprète avec à-propos une «hypothèse André Agassi». Il y a d'abord une manière de se présenter en adresse au public en biographie succincte ou *storytelling* à la wikipedia.

La pièce développe le paradoxe du comédien et un questionnement sur le corps tourmenté du champion à travers notamment son autobiographie, *Open*, où il déclare, comme un *leitmotiv*, avoir continuellement haï jouer au tennis, ce qui le place à l'extrême opposé d'un Federer amoureux du jeu sur court. Mais dans une vision de l'amour subsumée par le philosophe et psychiatre Umberto Galimberti: «L'amour n'est pas une chose tranquille, délicate, confiance, confort, respect, passion qui touche l'âme et contamine les corps. L'amour est violation de l'intégrité des individus, il fait toucher du doigt les limites de l'être humain.»

Pour *André*, Marie Rémond explique: «À la lecture d'*Open*, on découvre un sportif qui se sent enfermé à la fois psychologiquement en lui-même et naufragé au plan d'un corps qui le fait souffrir. Un corps qui lui envoie une sorte de signal qu'il ne peut plus mentir ou donner le change. Le tennisman a ainsi toujours vécu avec une maladie handicapante, la *stimulolisis*. Et il est troublant de constater qu'il

a tout de même pu être un grand champion, alors qu'en général il s'agit d'une affection qui contrarie par trop l'effort musculaire et la motricité. Ce n'est pas le propos de vérifier la véracité des dires du sportif. Ses questions me parlaient et c'est un peu à l'intuition que notre propre *André* s'est construit en y mettant des éléments qui peuvent parler à tout le monde.»

«TOUT A UNE FIN»

Tennisman du dimanche ou fervent pratiquant, on a tous quelque chose du champion en nous, semble murmurer la pièce. Face à un micro sur pied, Maillefer met à son poignet un bracelet éponge, frappé du logo en accent. «Maintenant, je suis Roger Federer», lâche-t-il. On peut sourire. Il n'empêche, ce geste, des millions le reproduisent quotidiennement de par le monde, sur les courts. Et cette secrète pensée est aussi la leur. Même un jour inévitablement vieilli, le corps de Federer a un bel avenir, car c'est un bel outil de souvenir, de révélation du social, de l'exploit qui retranche son auteur du commun des mortels.

Mais, «un jour, chaque jour moins lointain, / il faudra faire sans lui / Se lever sans rien attendre de lui / Lire le journal sans rien lire à son propos». Ainsi l'évoque Denis Maillefer, lové dans un fauteuil face à la scène. Et la chanson guitare-voix de Johnny Cash, *I don't know where I'm bound*, de s'élever *in fine*, folk minéral et mélancolique, minimaliste et éternel: «Il doit y avoir une place pour moi / sous un arbre vert croissant / avec de l'eau claire froide courante par / une vue libre du ciel / mais je ne sais pas où je suis lié.» Être lié, relié à soi en passant profondément par le monde, pour Federer, telle est la dimension que ne cesse d'interroger la pièce.

Il faut en dire autant avec *In Love with Federer*, de la compétition et du simulacre de son image, ces catégories de l'activité humaine qui sont des moyens expérimentaux pour l'homme d'affronter la nudité ontologique qui est la sienne, sa solitude aussi. De se parer en s'exposant, et de poursuivre sa condition d'être sensoriel et mortel. Au terme de son record de 302 semaines passées à la première place du classement mondial de tennis, Roger Federer concédait: «Tout a une fin.» Tout est dit. Noir.

1. Après avoir commencé au Poche de Genève, la tournée de *In Love with Federer* se poursuivait au Centre culturel suisse à Paris: du 27 au 29 mars, au Château Rouge, Annemasse: les 4 et 5 avril, au Théâtre Les Halles, à Sierre: du 16 au 18 mai, et à l'Arenic de Lausanne: du 22 au 26 mai. Renseignements: www.theatre-en-flammes.ch

«Davantage qu'une 'chanson dédiée à la beauté de la gestuelle de Federer', *In Love with Federer*, ressemble avant tout à une tentative de dissection d'un mythe, porté par le désir un peu fou de trouver des réponses en plongeant au cœur même du sujet.»

ment d'une certaine culture d'art contemporain et de l'art populaire par excellence (le foot), ce portrait atypique d'une icône trouve sa place au cinéma, rare endroit où expérimentation plasticienne et culture pop peuvent fusionner.

Davantage qu'une «chanson dédiée à la beauté de la gestuelle de Federer», *In Love with Federer* ressemble avant tout à une tentative de dissection d'un mythe, portée par le désir un peu fou de trouver des réponses en plongeant au cœur même du sujet. Et en allant le chercher dans son élément.

LA GRÂCE HELLÉNIQUE PERSONNIFIÉE

Les créateurs de signes qui sont les joueurs de tennis sont aussi des émetteurs de code. Le Bâlois, lui, est la beauté, la grâce hellénique personnifiée sous forme d'une chorégraphie en demi-pointes et en apesanteur. Le stoïcisme, toutes surfaces de jeu confondues, aussi. On ne l'entendra jamais pousser des cris gutturaux ou anonner. L'expressivité chez cet esthète du geste pure, juste, se coule dans l'indicible pour mieux ciseler son jeu performatif qui lui vaut — on a tendance à l'oublier à force de le côtoyer — le titre de «plus grand joueur de tous les temps».

La pièce doit beaucoup à l'ouvrage du philosophe français André Scala, *Les Silences de Federer*, pointant un corps outragé, traversé, surexploité avec son consentement et répétant le nœud même de toute tragédie liée au corps. Le dispositif met en exergue cette vision multi-écranique d'un match et à champ de profondeur variable, tout en déréalisant l'image qui

© AUGUSTIN REBETZ / FÉVRIER 2011

à une forme de revirement caritatif?». Dans cette manière de tricoter une autofiction avec le mythe Federer s'affirme une normalité relativement à l'extraordinaire: le corps du sportif. «Le spectacle dit en substance: 'Je suis quelqu'un de normal regardant une personne anormale ou hors normes, Federer'. Profondément, subtilement, cette création suggère aussi en creux: 'Il me ressemble. Je lui ressemble. Nous nous ressemblons.' Fondamentalement, qu'est-ce que l'humanité commune?', s'interroge Denis Maillefer.

«MAGICIEN DE L'INSÉCURITÉ»

La proposition théâtrale, sous forme de deux monologues en réalité tuilés, dialogués, se relayant à la volée, rejoint les intuitions de René Char, cité dans le texte, où les poèmes dévoilent une certaine vérité de Federer non pas en militant de la certitude, mais en «magicien de l'insécurité». Reproduire indéfiniment ce cinquième de seconde où la balle percute le tamis de la raquette, fait éclater la frai-